

# Un peu de Botanique

QUELQUES PLANTES BIEN DE CHEZ-NOUS :

## LA PASTANARGUE

Et d'abord l'ennemi numéro un, la plante redoutée et haïe de tous, la maléfique **pastanargue**. Rencontrant quelqu'un dont les avant-bras et les mains sont recouverts de pansements comme après une brûlure, si je lui demande ce qui a bien pu lui arriver : « M'en parlés pas, me répond-il neuf fois sur dix : és aquélo p.to dé pastanargo ! ». Or — mais qui l'eût cru — la plante que nous appelons de ce nom n'est pas autre chose que le **panais cultivé** (la **pastinaca sativa** des botanistes), plante bénigne s'il en fut. Car, non content, d'être inoffensif, le panais est une plante alimentaire et potagère dont la racine, qui devient longue et charnue par la culture, sert de nourriture, dans certaines régions du nord, non seulement aux chevaux, mais aux hommes mêmes qui la consomment apprêtée de plusieurs façons.

D'ailleurs, ce mot **pastanica**, passé quasiment tout cru chez nos ancêtres occitans sous la forme **pastanargo**, signifiait **nourriture** en latin. Son radical **pastus** a produit des mots tels que : paître, repaître, appât, pastille, repas (jadis : **repast**), tous vocables désignant des aliments ou l'action de manger : tant sont imprévisibles et singuliers les avatars d'un même mot roulant d'âge en âge, de pays en pays, de bouche en oreille, de génération en génération ! Sait-on par exemple ce que les gens de la plaine appellent pastanargo ? Au temps où je passais quelques jours de mes vacances aux Barthes, non loin de Moissac, j'entendais parfois ma tante m'appeler : « Dio, pichou, bos béni amé io, qu'anirén coupa dé pastanargos per apastura lous aoucats ? ». Or, il s'agissait de la carotte sauvage, cette coquette rustique qui pique, au milieu de son ombelle blanche, la mouche bleu-noir d'une fleur stérile. Mais à cela rien d'étonnant, le mot **pastanica** désignant en latin à la fois carotte et panais, alimentaires l'un et l'autre.

En tout cas, une question ne cessait pas de m'obséder : se peut-il vraiment, me disais-je, que l'innocent panais se rende coupable, chez nous, de tant de méfaits ? D'autant plus que je n'avais jamais entendu parler, ailleurs qu'ici, de ses redoutables vertus, auxquelles, du reste, aucune de mes nombreuses flores ne faisait la moindre allusion. Cette énigme, d'ailleurs, en troublait bien d'autres que moi. Que de fois un pharmacien ou un docteur nouvellement installés ici sont venus me dire : « Mais enfin, que veulent dire les gens, avec leur sacrée pastanargue ? ». En sorte que ses victimes allaient chercher secours chez un apothicaire de Parizot qui concoctait certain remède, souverain assurait-on contre « le feu » de la pastanargue. Aujourd'hui, si je suis bien informé, on traite ce mal comme l'on soigne une brûlure.

Quant à moi, pour sortir de doute, il ne me restait qu'un parti : mettre à l'épreuve moi-même, et sur moi-même le diabolique pouvoir attribué par la rumeur publique à ce pauvre panais. « Je n'en crois, dit Pascal, que les témoins qui se font égorger ». Eh bien, je serais ce témoin ! Quels héroïsmes la passion de savoir n'a-t-elle pas inspirés ? Sur l'autel de la science et de Vérité, que de martyrs et de victimes ! Et la Botanique, à qui je devais tant, ne valait-elle pas le sacrifice de quelques pouces d'épiderme ? Je m'exposais donc, délibérément, aux maléfices de la pastanargue : que la plante fût en fleurs ou en fruits, que le temps fût humide ou sec, que je fusse ou non en sueur, à n'importe quelle heure du matin ou du soir, je la prenais dans mes mains, je m'en frictionnais les poignets : et toujours impunément ! Tant et si bien que, tout près de mettre en doute la réalité de son malin pouvoir, je finissais par l'attribuer à quelque superstition locale, traditionnelle et incontrôlée : certains fanatiques n'allaient-ils pas jusqu'à prétendre qu'un seul regard jeté sur la plante suffisait à brûler la peau ?

Et pourtant, quelques uns de mes amis, que je savais sans préjugés et bons observateurs — Paul Darasse par exemple — m'assuraient qu'ils avaient été victimes, eux-mêmes, du féroce panais. Alors ?... Mon incertitude, et le malaise qu'elle engendre, durèrent bien longtemps : jusqu'au jour où, dans une flore moderne, je trouvai mention d'une **variété** du panais cultivé, à laquelle un botaniste d'Avignon, appelé **Requien** a donné le nom de **panais brûlant (pastinaca urens)** : c'est,



dit-il, une espèce **vésicante** (qui irrite la peau) et qui croît dans certains lieux du midi de la France. Ouf, c'était fini, j'avais en main la clé de l'énigme ! Notre **pastanargo** est donc : le **panais brûlant**, et c'est bien lui — la science en personne a rendu son verdict — l'auteur responsable des méfaits dont on l'accuse.

**Et nunc erudimini** ; que nul désormais n'en ignore !

Oui, mais quelle étrange découverte ! Car cette pastanargue est décidément une plante bien singulière : aurait-elle donc ses humeurs et ses caprices, ses amours et ses aversions ? Féroce pour certains passants, serait-elle amicale pour d'autres ? Et puis, comment expliquer que l'anodin, et même bénéfique panais se change, mais dans certains lieux seulement, en cette plante malévolente, si redoutable aux humains ? Par quel « processus », quelle « mutation spontanée » comme disent les doctes ? Allons, il faut en faire honnêtement l'aveu : ce n'est là qu'une énigme de plus, parmi toutes celles dont la vie, inlassablement, en nous, hors de nous, à toute heure, en tous lieux, bafoue, avec sa tranquille ironie, la superbe de notre « raison ».

Pierre BAYROU

novembre 1977.

